

Tout le monde se demande, en ce moment, quand les élections générales auront lieu. La question sera probablement décidée ces jours-ci. La majorité des députés opine pour le mois de juin, mais quelques-uns s'y opposent. Le succès que le parti libéral a eu dans les élections pour la Chambre locale, l'engage à commencer immédiatement la lutte pour le fédéral. Les conservateurs, abasourdis d'abord, reprennent confiance et disent que le résultat des élections fédérales n'en sera pas moins bon pour leur parti. Ils comptent sur les provinces maritimes et la province de Québec, et espèrent diviser Ontario. Les libéraux assurent qu'Ontario leur donnera une majorité aussi forte qu'en 1874, et que les pertes qu'ils pourront faire ailleurs ne pourront entamer sérieusement leur majorité générale. Des libéraux d'Ontario qui avaient des craintes l'année dernière, affirment qu'ils ne craignent plus pour la raison qu'ils ont repris dans leur province le terrain qu'ils y avaient perdu. Ceux de Québec en disent autant.

\* \*

## UNE QUESTION IMPORTANTE

La fameuse question de l'embranchement de la baie Georgienne, qui va permettre au Bas-Canada de mettre ses voies ferrées en communication avec le chemin de fer canadien du Pacifique, par le Canada Central, est enfin réglée. Le gouvernement a obtenu l'autorisation de donner le contrat de l'embranchement de la baie Georgienne à la compagnie du Canada Central, et le point de jonction recommandé autrefois par Sir Hugh Allan, la *Minerve* et le *Nouveau-Monde*, a fini par prévaloir.

M. Masson en a profité pour faire remarquer qu'enfin le gouvernement avait fini par comprendre que la jonction à Renfrew et Douglass était impossible. Il regrette qu'on n'ait pas adopté le tracé au nord de l'Ottawa, qui aurait été plus avantageux à la province de Québec, mais il félicite le gouvernement d'avoir fait un pas dans la bonne voie.

M. Masson paraissait fatigué en parlant; il est facile de voir qu'il n'est pas encore parfaitement rétabli. Les émotions de la politique doivent fatiguer un homme de sa sensibilité nerveuse.

M. Laurier lui répondit et s'appliqua à démontrer que le tracé au nord de l'Ottawa n'avait jamais été entretenu sérieusement par aucun parti, et que le projet préconisé et accepté par le parti conservateur en 1872 était exactement celui adopté actuellement par le gouvernement.

\* \*

## LA DERNIÈRE SCÈNE

Quelques minutes avant la prorogation, la Chambre siège toujours un instant, pour mettre la dernière main à la besogne parlementaire. Cette courte et dernière séance, où on devrait s'embrasser comme on fait au collège le jour des vacances, est quelquefois orageuse. Cette année, elle a été disgracieuse. M. Donald A. Smith, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'un des députés de Manitoba, s'étant levé pour protester contre certaines paroles de Sir John, qui l'avait accusé d'être un servile partisan, crut devoir affirmer que si Sir John lui en voulait tant, c'est parce que, lors de la grande affaire du Pacifique, il n'avait pas voulu être un servile partisan de Sir John et avait résisté à toutes ses séductions; il rappela aussi une conversation qu'il avait eue avec le Dr Tupper, conversation dans laquelle l'éloquent docteur avait dit les choses les plus désagréables au sujet de Sir John.

C'est alors qu'éclata la tempête. "Menteur," "lâche," criait le Dr Tupper, furieux, et répétaient derrière lui plusieurs députés conservateurs. L'Orateur essayait vainement de rétablir le silence. L'huissier de la verge noire arriva pour inviter la Chambre à se rendre au Sénat où le Gouverneur-Général l'attendait. Les députés se levèrent, et Sir John, s'avançant vers M. D. Macdonald, s'écria avec colère :

—Ce Smith est le plus grand menteur qu'il y ait dans le monde.

—Sir John, répondit M. Smith, est lui-même un impudent menteur.

—Donald Macdonald, dit le Dr Tupper, est un lâche et un traître.

Pendant ce temps-là on avançait les uns sur les autres, et on croit que, sans l'intervention de quelques amis, Sir John et M. Rochester auraient frappé M. Smith. Et voilà comment s'est terminée la session! O comédie humaine!

L.-O. DAVID.

## LÉON XIII

Il est incontestable que le nouveau pape a beaucoup de talent, et que, dès son bas âge, il se faisait remarquer pour son intelligence et ses vertus. Il a étudié les sciences, la littérature et la philosophie sous les professeurs les plus distingués, et a obtenu dans toutes les branches des succès marquants. Pendant qu'il étudiait la philosophie, il fut chargé, malgré sa jeunesse, de donner au Collège Allemand des répétitions du cours qu'il suivait. En 1830, il soutint une thèse publique de philosophie et obtint le premier prix. L'année suivante, n'ayant que 21 ans, il conquiert facilement le titre de lauréat en philosophie. A 12 ans, il écrivait le latin en vers ou en prose avec une merveilleuse facilité. A l'Université Romaine, où il suivit les cours de droit canonique et civil, il fut l'un des élèves les plus distingués; le duc de Sforza, plus tard cardinal, seul lui disputait la palme.

Tout le monde, à Londres, va voir en ce moment un nommé Benedetti, qui avale des épées et des baïonnettes avec autant de facilité que notre ami S....., de Montréal, avale des huitres. Il y a quelques jours, s'étant introduit dans le corps une baïonnette fixée au bout d'un fusil, la baïonnette se brisa, et il eut toutes les peines du monde à retirer le morceau qui lui était resté dans l'abdomen et l'estomac. Benedetti a expliqué, à une réunion de médecins, comment il était parvenu à exécuter un pareil tour de force. C'est à force de pratique qu'il a réussi à disposer ses organes et à les faire obéir à la pression de manière à obtenir le passage dont il a besoin à travers son corps pour y faire passer une demi-douzaine d'épées ou de baïonnettes.

L'empereur Alexandre vient de décerner un sabre d'honneur à son fils aîné, le grand-duc héritier, qui, pendant la dernière campagne, a commandé l'armée de Roustchouk.

Voici le texte de la lettre patente que le czar lui a adressée à cette occasion :

Comme récompense de la bravoure distinguée dont vous avez fait preuve, et des excellentes mesures que vous avez prises pendant que vous étiez à la tête de l'armée de Roustchouk, depuis le 25 juin 1877 jusqu'au 1er février 1878, et surtout pendant que vous repoussiez les fréquentes tentatives de l'ennemi pour rompre la ligne de défense dont la garde vous était confiée, nous vous conférons très-gracieusement un sabre d'or orné de diamants, avec l'inscription : "Pour l'excellent commandement de l'armée de Roustchouk," et nous vous l'envoyons avec la présente, en demeurant votre très-affectionné,

ALEXANDRE.

C'était l'occasion ou jamais pour le grand-duc de chanter comme la grande-duchesse :

"Voici le sabre, le sabre, le sabre de mon père!"

## IMMIGRATION CANADIENNE

On lit dans le *Métis* du 25 avril :

Nous avons le plaisir de saluer l'arrivée parmi nous d'une nouvelle colonie canadienne, des Etats-Unis, de 423 âmes : M. C. Lalime, l'agent actif et dévoué du département d'Ottawa, a accompagné nos compatriotes pendant tout le trajet qui a duré huit jours. Partis le 15 des divers points des Etats de l'Est, les colons ont tous passé par Montréal. Leur train se composait de huit chars de première classe

et de trois chars de bagage. A Chicago, on a ajouté un neuvième char pour plus de confort. Le voyage a été des plus heureux et des plus agréables jusqu'à Fisher's Landing. Pas un accident, pas même un malentendu. Les chars de bagage ont traversé cette immense distance sans être ouverts. Chaque voyageur a eu droit à 150 livres d'effets au lieu de 100, et la ligne Kittson a même accordé 200 livres.

Dufferin, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Agathe et Saint-Norbert ont reçu la plus grande partie de ce détachement d'immigration. Il n'en est débarqué qu'une centaine à peu près à Saint-Boniface. Le vapeur a passé à Dufferin à trois heures lundi matin.

La Société de Colonisation, à la nouvelle du départ de ce grand convoi de colons, n'est pas restée inactive. La maison des immigrants a été nettoyée et remise en ordre; les châssis revitrés, les serrures ajustées, les bois de lit montés, les tables installées, les poêles montés, et le tout placé cette fois sous la garde d'un homme actif, M. J. Caron. Chacun a dignement fait son devoir pour montrer sa joie et son contentement de l'arrivée d'un nouveau renfort de braves et honnêtes Canadiens.

Mardi soir, malgré la pluie et une boue extraordinaire, les principaux membres de la Société de Colonisation ont traversé de Saint-Boniface à Winnipeg pour aller souhaiter la bienvenue à M. Lalime et à sa nombreuse société.

Tous les colons établis ici depuis un an, deux ans et trois ans, sont contents et heureux, sauf de très-rare exceptions. Tous ont augmenté leur avoir, et, à part d'accident, sont en voie de se faire une bonne aisance. Nous répéterons donc ce que le *Métis* a constamment dit : "Un homme d'énergie, constant, actif, honnête, sobre et travaillant, n'a jamais manqué de réussir très-bien dans notre province. Le succès se fait quelquefois attendre, mais il vient assurément."

Avis aux Canadiens-français qui ont de bons bras et du courage au cœur.

## UN DRAME MARITIME

Tripoli (Syrie), 13 mars 1878.

Monsieur le Rédacteur-en-chef,

Lecteur assidu du *Pigaro*, je connais depuis longtemps le zèle et le soin que vous mettez à tenir vos lecteurs au courant des événements qui peuvent les intéresser; aussi, je m'empresse de vous faire part d'un drame maritime dont les côtes de l'île de Chypre viennent d'être le théâtre.

Permettez-moi, avant d'en arriver au fait, d'entrer dans quelques détails destinés à édifier vos lecteurs, s'ils les ignoraient, sur l'intérêt qu'ils doivent porter aux victimes du sinistre que je viens vous raconter.

Lors des guerres qui eurent lieu pendant la première moitié de notre siècle entre la Russie et l'empire Ottoman, plusieurs tribus, d'origine turcomane et kalmouque, qui habitaient la Circassie et les environs du Caucase, aimèrent mieux émigrer que se soumettre au joug de l'envahisseur chrétien. Le gouvernement turc, heureux de s'attacher des populations guerrières et fanatiquement dévouées à la religion musulmane, se chargea de leur sort, et leur donna des terres en Bulgarie et en Roumélie. Ce peuple, connu dans le Levant sous le nom générique de *Tcherkesses*, marchant toujours armé, était d'un caractère sanguinaire et pillard; aussi, fut-il d'abord la terreur de ses voisins, mais peu à peu ses mœurs s'adoucirent, et il vivait assez inoffensif là où la Sublime-Porte l'avait établi, lorsque la guerre actuelle vint le chasser encore une fois de ses foyers. Ces nouveaux malheureux ne tardèrent pas à réveiller l'amour du sang et de la rapine que porte en son cœur tout bon *Tcherkesse*, et ce sont ces hommes principalement qui, sous le nom d'irréguliers ou de *bachi-bozouks*, ont ensanglanté la Turquie d'Europe par ces hideux massacres que votre collaborateur, Ivan de Wæstyne, a dénoncés à l'Europe effrayée.

Le gouvernement turc, appelé aujourd'hui à pourvoir de nouveau aux besoins de ces tribus, s'est décidé à les transporter en Turquie d'Asie, où d'immenses terrains d'une incalculable richesse restent en friche, faute de bras pour les travailler.

\* \*

Le 3 mars dernier, 3,000 *Tcherkesses*, dont 2,000 femmes et enfants, furent embarqués à LaCavale (Roumélie), sur le vapeur le *Sphinx*, de la compagnie autrichienne du Lloyd; ce navire devait les transporter à Lattakie (Syrie).

Le 5 mars, le *Sphinx*, assailli par un violent coup de vent d'ouest, vint faire côte à neuf heures du soir, non loin du cap Elœa, dans la partie Est de l'île de Chypre.

Malgré la terreur et le désordre que ce naufrage, au milieu de l'obscurité et de la nuit, avait répandus parmi cette foule entassée à bord, la situation était loin d'être désespérée.

Le navire, en effet, avait touché assez près de la côte pour qu'on pût espérer amener tout le monde à terre sain et sauf, et le capitaine prenait les premières dispositions dans ce but, lorsque tout à coup des colonnes de fumée s'élevèrent de l'intérieur du bâtiment par les panneaux placés sur l'avant de la cheminée. Avec un dévouement au-dessus de tout éloge, le capitaine, suivi de ses officiers, se précipita dans l'intérieur du navire pour connaître les causes de l'incendie et faire monter tous les passagers sur le pont. Malgré leurs efforts, 560 personnes environ, affolées par la peur et aveuglées par la fumée, ne purent trouver les échelles et restèrent dans l'intérieur du navire.

Cependant, l'incendie augmentait d'intensité, le mât de misaine venait de tomber embrasé, écrasant dans sa chute plus de trente personnes, et le moment approchait où le feu, dévorant les embarcations, allait enlever aux malheureux naufragés leur dernière chance de salut. Un seul moyen restait encore de diminuer les progrès de l'incendie, c'était de fermer hermétiquement les panneaux, de manière à empêcher l'introduction de l'air à l'intérieur. Placé dans cette horrible alternative de condamner 3,000 personnes à une mort épouvantable, ou d'en sacrifier 560 pour le salut des autres, le capitaine eut un affreux moment d'angoisse; vaincu cependant par la nécessité, il donna, les larmes aux yeux, l'ordre de fermer les panneaux; c'était l'arrêt de mort des malheureux demeurés dans l'intérieur du navire. Grâce à cette mesure, le feu diminua peu à peu, et l'on put procéder avec sécurité au sauvetage des survivants.

Mais là n'étaient point finies les tribulations du malheureux commandant du *Sphinx*.

Quand ils furent rendus à terre, les *Tcherkesses*, délivrés de la crainte de la mort, accusèrent les Autrichiens d'avoir mis le feu au navire, et ils se disposaient à les passer par les armes, lorsque le *moukhtar* (maire turc) du village voisin s'interposa et obtint un sursis en faveur des malheureux marins.

\* \*

Pendant la nuit suivante, alors que tout reposait dans le camp que la tribu avait formé sur la plage, le capitaine et son équipage, au nombre de trente-quatre hommes, purent s'échapper, grâce à la protection du *moukhtar*. Je n'ai pas besoin de vous décrire les souffrances de ces infortunés, qui, pour la plupart, avaient les pieds brûlés, marchant, en proie à la faim et à la crainte d'être poursuivis, à travers les marais et les fondrières qui couvrent cette partie de l'île de Chypre.

Enfin, après douze heures d'une marche forcée, ils arrivèrent au village de Tricommo. C'est là que le croiseur français, le *Linois*, dont on avait demandé le secours par le télégraphe, les recueillit à son bord; se transportant ensuite sur les lieux du sinistre, ce navire opéra le sauvetage du peu qu'avaient laissé intact, à bord du *Sphinx*, l'incendie et l'humeur pillarde des *Tcherkesses*!